

# Louis Hamelin

# COWBOY

*roman*

BORÉAL  
COMPACT

*Cowboy est une œuvre puissante,  
comme il en paraît peu.*

Réginald Martel  
*La Presse*

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal  
4447, rue Saint-Denis  
Montréal (Québec) H2J 2L2  
[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)

Extrait de la publication

# COWBOY

DU MÊME AUTEUR

*La Rage*, roman, Québec Amérique, 1989.

*Ces spectres agités*, roman, XYZ, 1991.

*Cowboy*, roman, XYZ, 1992.

*Betsi Larousse ou l'ineffable eccéité de la loutre*, roman, XYZ, 1994;  
Boréal, coll. « Boréal compact », 2009.

*Les Étranges et Édifiantes Aventures d'un oniromane*, feuilleton, L'Instant même, 1994.

*Le Soleil des gouffres*, roman, Boréal, 1996.

*Le Voyage en pot. Chroniques 1998-1999*, Boréal, coll. « Papiers collés »,  
1999.

*Le Joueur de flûte*, roman, Boréal, 2001; coll. « Boréal compact », 2006.

*Sauvages*, nouvelles, Boréal, 2006.

*L'Humain isolé*, essai, éditions Trois-Pistoles, 2006.

Louis Hamelin

# COWBOY

*roman*

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Couverture : François Ruph, *Chasseurs* (1978). Le monde en images, Centre collégial de développement et de matériel didactique.

© Les Éditions du Boréal 2009  
Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2009  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia  
Diffusion et distribution en Europe : Volumn

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada*

Hamelin, Louis, 1959-

Cowboy

(Boréal compact ; 205)

Éd. originale : Montréal : XYZ, 1992.

ISBN 978-2-7646-0700-8

I. Titre.

PS8565.A487C68 2009 C843'.54 C2009-942191-7

PS9565.A487C68 2009

*À Maurice Poteet*



*Raised my rifle to my eye  
Never stopped to wonder why*

NEIL YOUNG, *Powderfinger*



## La fête de Dollard

Ses amis l'appelaient Cowboy et il était Indien d'Amérique. Il avait hérité de ce surnom un soir qu'on l'avait vu venir le long de la voie ferrée, sa silhouette efflanquée se découpant sur le couchant dans une longue capote western dont les plis battaient contre ses bottes de cuir. Ses amis, eux, s'appelaient Karaté Kid, Donald-les-Bras et Judith, qui avait un teint couleur de pain, des moues généreuses et un genou agile. Ils étaient les mousquetaires de la muskeg et Cowboy était leur surhomme. Ils formaient un clan, ils faisaient bloc. Je n'ai jamais pu élucider complètement les arcanes de leur parentèle. Je crois bien qu'ils étaient tous au moins cousins. Il y avait ceux du campement et ceux de la cabane, sur la route du réservoir. Il y avait surtout une progéniture en pleine expansion qui portait déjà sur ses épaules la prochaine revanche des berceaux.

Parachuté là comme commis, je me cantonnais dans mes quartiers, les pieds ramenés sur le couvre-lit, et je caressais la couverture d'un bouquin tout suintant de sagesse, m'ajustant de bon gré à cette image de petit universitaire monté dans le Nord, qu'ils m'avaient collée pour me ranger plus commodément dans leur panoplie de types humains connus.

Au bout de quelques jours, lorsque j'exprimai l'intention de sortir faire un tour, Benoît et le Vieux échangèrent un regard entendu. Cette dérogation à leur règle de fer représentait déjà un pied de nez, un bras d'honneur à la vocation de fort imprenable assignée à la vénérable bâtisse. Par ce bris de contrat implicite, je cessais d'emblée d'être des leurs.

Benoît me précéda gravement le long de l'allée. Le magasin général de la Pourvoirie était hermétique et incorruptible, hanté par l'obsession de la sécurité. Dans un pays où fractures et effractions tiennent souvent lieu de formules de politesse, une simple serrure ne suffit pas. Benoît et le Vieux m'avaient expliqué ça très tôt et ils paraissaient fiers de leur système. Benoît fit glisser la lourde barre de métal en travers du double battant et il poussa la porte devant moi. La nuit enveloppante se déploya sous mes pieds. Derrière mon dos, aussitôt, la bâcle reprit sa position initiale et l'ancien poste de traite se referma en grinçant sur lui-même.

Le mugissement de la génératrice emplissait l'obscurité, comme un râle soutenu. Au-dessus de ma tête, mêlant sa limaille de notes à la nuée d'étoiles qui poinçonnait le velours noir, la constellation fugitive des oiseaux, retour de migration, attaquait le prélude de ma rencontre avec Cowboy.

Je ne bougeais pas d'un poil. La tête renversée, le dos cassé, les épaules presque parallèles au sol, je scrutais le ciel, seulement attentif au frémissement fantastique de la masse des choses. Alors un appel aigre et fatigué, rauque et farouche perça les hauteurs opaques. Mon cou pivota vers le lampadaire qui, dressé près des pompes à

essence, refoulait le chaos hors d'un halo laiteux. À la frange de cette grande flaque de rayonnement passèrent quatre outardes volant bas. Obéissant à l'exhortation grêle de leur leader, elles virèrent sur l'aile pour tracer un cercle parfait au-dessus du point où je me tenais immobile, les pieds posés à la pointe d'un compas. Puis, cette figure complétée, leur instinct les entraîna plus avant, en formation serrée, larges et puissantes dans la distance.

Je revins sur terre. Devant moi, il y avait le restaurant, déjà fermé à cette heure, et la gare déserte, survivante de l'âge d'or des chemins de fer canadiens. Elle était peinte de couleur grise, avec des linteaux blancs d'apparence gommeuse. Une odeur de goudron flottait sur les lieux. Je descendis le talus qui m'en séparait et m'assis sur le quai assoupi, remuant le ballast avec mes pieds. Un entrepôt de tôle luisait au-delà de la voie, interceptant et répercutant le grondement de la génératrice. Je restai là un certain temps à regarder autour de moi, comme si j'avais attendu quelqu'un.

Ils marchaient le long des rails et ils étaient trois, comme dans un film de Leone. Je ne distinguai d'abord que leurs ombres étirées glissant vers moi à la surface du sol. La lanterne veillant au fronton de la gare m'éclaboussait l'échine d'une lueur rampante et ils ne tardèrent pas à m'apercevoir. Ils vinrent s'asseoir près de moi, m'adressant à peine un regard en coin.

Le premier était grand, mince et délié, l'air à la fois chafouin et souffrant. Il portait un survêtement de sport, une sorte de kimono qui lui donnait l'allure d'un judoka d'opérette, une mauvaise imitation de Bruce Lee sortie d'une empoignade de série B.

La silhouette du second, de forte carrure, était altérée par un certain embonpoint. Ses traits se relâchaient à tout moment et il balançait ses poings massifs devant lui comme des pendules. Donald-les-Bras était naïf et même un peu nigaud, ce que son entourage admettait sans peine et sans trop de mépris. Il éclatait sporadiquement d'un bon rire étonné.

Le visage du troisième apparaissait parfaitement rond. Ses pommettes altières et ses yeux de bouddha ressortaient parmi des linéaments d'une irréprochable symétrie, capables de réduire tout sentiment inopportun à un inoffensif pli de la peau. Je fus frappé de la curieuse raideur de son maintien et, lorsqu'il se présenta de profil, j'en compris immédiatement la cause : un manche couvert de ruban adhésif émergeait bien droit de l'encolure de son chandail de coton ouaté, derrière sa tête, comme un prolongement artificiel de la colonne vertébrale. Je pensai à une épée de Damoclès qui aurait rompu son cheveu.

Un sourire éclipsait le reste de sa figure, se détachant de lui comme un quartier de lune. Il accrocha ses yeux aux miens et, portant lentement la main droite à sa nuque, d'un geste long et continu il tira d'entre ses omoplates une étincelante machette qu'il tint ensuite à deux mains devant lui. Son recueillement me rappela ces paysans mexicains qui se promènent au milieu des plantations de cocotiers, sur la côte du Pacifique, et qui, avec un sens du rituel poli par des siècles de souffrance et de soumission, se séparent comme à regret de leur chère *machete* pour la déposer sur le marchepied de l'autobus avant de monter et gagner leur place.

Cowboy me tendit son arme sans un mot. La saisissant prudemment, j'exécutai quelques passes maladroitement sous sa supervision approbatrice. Parfois, les trois Indiens parlaient entre eux, formant des phrases brèves, aussi inintelligibles à mon oreille que le jappement éraillé des outardes. Nous échangeions des considérations laconiques, sans écho. Le silence, souligné par les secousses rageuses de la génératrice, était incisif.

Il y avait, planant sur ce quai de gare perdu, comme la rumeur d'un pacte tacite entre nous, une entente secrète à laquelle le coupe-coupe aurait servi de garantie. On devinait un roulement menaçant dans le lointain et je frissonnais en caressant la longue machette.

\*

Monsieur l'Administrateur parlait. Il parlait puis écrasait la pédale, comme si son monologue avait alimenté le moteur de la fourgonnette. La mécanique rugissait dans l'étirement de la route déserte et sa parole essayait de remplir le vide désolé entre nous, entre les arbres, partout. Le tracé de la piste sableuse, défoncée et croulante serpentait au sein de la forêt boréale, déchirant l'interminable tissu d'épinettes noires, accrochant ses écarts à la tête des lacs, poussant ses courbes au pied des collines, s'enfonçant sans fin dans l'arrière-pays tandis que l'inerte tourmente se refermait sur nous. Parfois, un fanion empoussiéré signalait à l'attention du conducteur une crevasse profonde en plein centre de la chaussée.

— Bref, pour faire une histoire courte...

Les lacs s'enchaînaient, léchant le bas-côté de la route,

sertis comme des gemmes glacées dans la tourbe. À l'approche de la tombée du jour, ils prenaient une couleur d'améthyste. La forêt formait alentour un écrin dentelé dont les contours commençaient à s'accuser. Mon nouvel employeur, intarissable, arrosait de sa salive le pare-brise moucheté d'insectes. Il parlait sans arrêt, d'une voix aiguë, me regardant puis reportant ses yeux sur la route, rétablissant la course du véhicule avant de me regarder de nouveau, toujours soucieux de ma réceptivité, sa tête oscillant comme un métronome entre des collimations jamais définitives. Parfois, il partait à la recherche d'un mot, tamisait son cerveau, égrenait ses paradigmes. Il soufflait un peu, s'égarait dans la contemplation du réseau d'ornières que parsemait un gravier inégal, puis l'épinglait enfin, l'agitait triomphalement au bout de sa langue, prêt à dégorger. Le rutilant véhicule à quatre roues motrices, perché sur ses amortisseurs de grand luxe, semblait planer sur ce pauvre paysage plein de trous.

— Bref, pour faire une histoire courte...

Des chemins latéraux ajouraient par intervalles la trame drue bordant de part et d'autre l'axe principal. La forêt, ainsi trahie, apparaissait plus souvent qu'autrement comme une draperie tendue en trompe-l'œil, une double haie interposée entre le voyageur et la vaste perspective du territoire. Quelques rangées d'épinettes, laissées pudiquement en place par les bûcherons, opposaient au regard une façade au-delà de laquelle s'étendait le désert des coupes à blanc, où les rares arbres à tenir encore se casseraient bientôt comme des cure-dents sous la poussée du vent. Cet infini rang de conifères ondulait telle une sombre dentelle dans le rougeoiement

du ponant. Il faut bien, me disais-je, conforter le touriste dans sa profitable impression de sauvagerie.

— Bref...

La Compagnie avait coupé le plus qu'elle avait pu, puis elle avait foutu le camp. Ce n'était plus rentable d'opérer à partir de Grande-Ourse. Elle avait poussé ses exploitations plus à l'ouest. Mais ce qu'elle en avait bûché du bois, tronçonné, des colonnes de fibre, et broyé, des tonnes et des tonnes de matière ligneuse : ils tracent une route principale, puis des routes secondaires qui sont perpendiculaires à cette route principale, et enfin des chemins tertiaires qui sont perpendiculaires aux routes secondaires. Et ils coupent, tondent bien ras, tout autour. C'est leur business, monsieur, madame, de vous foutre tout ça par terre.

— En tout cas...

Les paroles de Monsieur l'Administrateur se perdaient dans le grondement sans cesse repris du moteur et dans le sifflement de l'air contre les vitres. De temps en temps, entre deux bosses, je marquais mon entendement d'un signe vague, les yeux baissés sur le prospectus ronflant que j'essayais de coincer entre mes genoux entrechoqués.

*POURVOIRIE GRANDE-OURSE*

*PARADIS DE CHASSE ET PÊCHE*

*LE CONFORT DE LA VILLE EN PLEINE FORÊT*

Agréablement impressionné par mes connaissances sur la chasse et la pêche, connaissances dont je m'étais bien gardé de lui révéler la nature surtout théorique,

Monsieur l'Administrateur m'avait embauché au terme d'une conversation tenue à la place Bonaventure, dans le cadre du Salon du camping, de la chasse et de la pêche, où l'affairement présaisonnier réclamait son zèle de promoteur. Il faisait partie d'un groupe d'hommes d'affaires qui s'était porté acquéreur d'une bonne moitié du village de Grande-Ourse, lors du départ de la Compagnie, quelques années plus tôt, et qui comptait bien transformer cette agglomération privée en installation touristique.

— Toujours est-il que... Pour faire une histoire courte...

J'avais déjà entendu parler de ce bled qui, autrefois créé par l'industrie à seule fin de loger ses travailleurs forestiers, constituait un cas unique au Québec. La situation économique de Grande-Ourse avait atteint un sommet dans les années soixante-dix, au moment du passage dans la région des lignes à haute tension reliant le sud de la province à la Baie-James. Les monteurs de lignes avaient bossé comme des abeilles pour ériger ces imposants pylônes devenus partie intégrante du folklore septentrional. La nuit, en conformité avec les lois naturelles, autre chose s'élevait dans leur pantalon. L'hôtel de Grande-Ourse ne désemplissait pas, les danseuses venues de Mont-Laurier et d'ailleurs se prêtaient de bonne grâce aux exigences supplémentaires. Les danseuses furent d'abord chassées par les protestations de la vertu locale, pourtant largement minoritaire. Ensuite, la prospérité elle-même prit le bord, le coup d'estoc lui étant finalement porté par le départ de la sainte Compagnie. Les habitants de Grande-Ourse avaient cependant

gardé l'habitude de boire, de bouffer, de baiser, de se blanchir et de se loger au-dessus de leurs moyens.

Un violent coup de vent m'arracha le prospectus des mains. Monsieur l'Administrateur vit d'un œil préoccupé le document s'envoler. Il rangea son véhicule sur le côté et s'excusa. Il devait vérifier l'état d'une soudure sous la remorque qui nous avait suivis docilement jusque-là. Cette route n'aimait guère les engins motorisés, elle les secouait comme un bronco son cavalier, avec le désir taraudant de l'envoyer valser hors de vue.

Notre immobilité subite nous plongea dans le silence palpable du Nord. On entendait à peine quelques chants aviens, la note vespérale du pinson à gorge blanche, d'autres strophes maigres et éparées. Le printemps devait encore s'avancer, s'inventer. On était en pleine cassure, à même la vulnérabilité de tout éveil.

Pendant que mon chauffeur, affichant la mine scrupuleuse de circonstance, penchait sa tête blanche sous la remorque, je me mis à fureter aux alentours, faisant criser la gravelle sous mes godillots. Je dénichai ainsi une couleuvre indolente qui tentait désespérément, en bordure du couloir de la route, de puiser un peu de chaleur aux derniers feux du couchant. Elle se laissa saisir sans opposer de résistance.

Avec une satisfaction gamine, j'exhibai ma trouvaille au bonhomme, dont la chevelure immaculée était maintenant tachée de graisse. Tandis que je lui balançais la bête sous le nez, il releva la tête, fronça les sourcils et affecta un air dédaigneux, méfiant et légèrement dégoûté :

— Vivante ?

J'acquiesçai :

— Engourdie seulement... À ce temps-ci de l'année, elles viennent sur la route pour prendre du soleil. C'est à cause du sang froid, vous savez...

Comme pour ponctuer ce bref exposé, le reptile comprima une glande près de sa queue et m'aspergea le poignet d'un jet de musc nauséabond. Monsieur l'Administrateur grimaça et se détourna. S'étant relevé d'un coup de reins mal assuré, il déclara en s'ébrouant :

— Jette-moi ça au bout de tes bras! Ça sent le diable!... J'ai tout vérifié, on peut continuer...

Il me tourna le dos pendant que, remuant les lèvres à la manière d'un ophite en prière, et manipulant cette chose qui cherchait à s'entortiller autour de mon avant-bras, je m'éloignais lentement du chemin.

\*

On dirait qu'ils ont peur du silence, peur que les mots leur restent en travers de la gorge, comme des arêtes. Ils se tendent de toutes leurs forces vers autrui, leur parole est entièrement centrifuge, leur conversation est un tour de force, un truc de fil-de-fériste. Elle se met parfois à vaciller au bord de leur abîme intérieur, et alors ils regardent autour d'eux en quête d'une perche, ils se raccrochent hors d'équilibre à des mots qui sonnent creux, et toujours ça repart, ça se tient comme ça peut, ça se relance en avant, ça vibre dans le vide, ça se fabrique son petit tissu de vérités bonnes à dire et ça compose à la fin un bruit de fond aussi indéradicable que le mugissement de la génératrice. Contre la menace omniprésente de la dilution dans l'espace, ils n'ont que leur langue. Les mots, les propositions, les phrases jamais complètes les





Louis Hamelin est l'auteur de plusieurs romans, dont *La Rage* (Prix du Gouverneur général 1989), *Cowboy* (1992), *Betsi Larousse* (1994), *Le Soleil des gouffres* (1996) et *Le Joueur de flûte* (2001). Il est chroniqueur littéraire au quotidien *Le Devoir*.

205

**BORÉAL  
COMPACT**

**BORÉAL COMPACT** PRÉSENTE DES RÉÉDITIONS DE TEXTES  
SIGNIFICATIFS – ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE, THÉÂTRE,  
ESSAIS OU DOCUMENTS – DANS UN FORMAT PRATIQUE ET À  
DES PRIX ACCESSIBLES AUX ÉTUDIANTS ET AU GRAND PUBLIC.

Quand Gilles a quitté Montréal pour les régions nordiques du Québec, c'était la tête pleine de clichés et de paysages baignant dans l'innocence originelle. Mais Grande-Ourse, ce village au bout de la voie ferrée où il échoue, pue la bière, la crasse et la haine. C'est Cowboy, un Amérindien, qui va initier Gilles aux patientes rancœurs entre races, aux violences taciturnes. Jusqu'à l'entraîner dans la tourmente.

*Avec cet authentique roman d'action, ce trépidant western made in Québec, on ne peut plus en douter : la carrière de Louis Hamelin est partie au galop. Et bien malin qui saura l'arrêter.*

**Marie-Claude Fortin, Clin d'œil**